

PÉDAGOGIE CONTEMPORAINE ET AMÉNAGEMENTS SPATIO-TEMPORELS

J. POITEVIN

L'urbanisme anarchique de nos cités phagocytes, l'obsession de l'environnement qui succède aujourd'hui à l'indifférence d'hier font que l'on se rend compte enfin dans certains hauts lieux que l'apathie ambiante peut conduire — conduit lentement et sûrement pensent les apathiques — au désastre. Comment faire pour que les individus ou groupes d'individus prennent conscience de leur espace et l'aménagent, le remplissent, l'humanisent ?

Les rythmes concentrationnaires de la vie urbaine que la deuxième révolution industrielle pourrait bien accélérer arrivent à nous écarteler. Ou bien on a recours à l'absentéisme et au désintéret total qui conduit certaines administrations à vous faire attendre 6 mois le papier urgent que vous avez réclamé maintes fois, ou bien on vous claque la porte au nez à 11 h pile parce que vous avez trop tardé dans le bus, ou bien un jour on craque. Les maisons de la MGEN sont pleines de gens qui avaient peur de ne pas être à l'heure.

Contre les plages engorgées de sacs et de récipients en plastique éventrés, contre les cadences inhumaines, chacun fait ce qu'il peut. Et nous aussi en classe. Des architectes conçoivent des villes ouvertes grâce à un retour vers des types de construction plus proches du village — le petit groupe de maisons individuelles permet peut-être de retrouver des types plus naturels de relations humaines. Bâtir des villes à la campagne, disait Alphonse Allais. Et pourquoi pas ? (1).

Si l'on pouvait redonner à l'usine un visage presque humain ? Réhabiliter l'inutile, l'arbre, la fleur, le meuble ouvragé, l'objet d'art ? Refaire un cadre où l'homme soit plus chez soi.

Mais comment redonner à l'homme le sens de la responsabilité spatiale ? Comment le réintégrer dans son espace ?

Dans ma classe un jour deux tables ont été rapprochées et 4 chaises se sont mises en rond — et « ils » se sont regardés — sourire coupable : on est fou de faire ça, le prof est fou de le permettre

(1) *Ne vaudrait-il pas mieux organiser un ramassage scolaire en sens inverse, des centres urbains vers la campagne au lieu de fermer tant d'écoles, comme le préconise l'ICEM depuis des années ?*

(on faisait un travail libre et j'avais dit : « organisez-vous »). Une fille s'est jointe au groupe et s'est assise sur une table — ce qui lui permettait de faire communiquer son groupe avec le groupe voisin. Et puis l'outil est apparu : un magnétophone, sur les 2 tables a rassemblé les têtes et les énergies. Une autre fois, une équipe se proposait de diriger un travail qu'elle présentait à la classe : une sorte de jeu de l'oie en anglais — et j'ai eu la surprise de voir quatre groupes se former autour des 4 membres du groupe qui chacun présentait une formulation différente de la même activité. Là encore, l'espace s'était structuré, me laissant libre d'observer les réactions et de répondre aux inquiétudes.

Peu à peu, j'ai appris à reconnaître et à interpréter l'espace adolescent. Il me paraît fait de 2 rythmes complémentaires : l'individualisme forcené et le besoin du coude à coude. Tantôt chacun cherche à se constituer un coin : une alvéole étanche que la caricature du laboratoire de langue a bien su exploiter. Tantôt, à l'occasion souvent de l'exposé, ou plutôt du débat libre qu'il entraîne souvent c'est l'agglutination, le « pack », laissant la classe vide aux trois quarts. Ces deux mouvements n'ont pas été sans causer des problèmes : face à l'espace rigide de l'administration, ils se sont parfois heurtés à des murs et à des serrures : telle petite salle vide a été investie par un groupe d'abord devant la porte dans le couloir puis la clé est apparue. Le couloir sert parfois de lieu idéal : il est un peu ce que seront les classes — et les villes de demain : un espace offert ; ajoutez à cela que c'est pendant ces heures de cours l'espace défendu, jalousement gardé par ceux qui s'en font les vertueux cerbères.

Autre espace offert : la cour. Un « pack » s'y insurge pour faire des exercices de prononciation anglaise, pour répéter le texte du jeu dramatique qui se crée — il y a des regards d'envie aux fenêtres. Et dans la classe, on se retrouve et on organise coopérativement l'espace. Dans certaines classes, il est régulièrement débattu à chaque réunion de la place et du nombre de l'assistance aux exposés d'élèves (toute la classe ? la 1/2 classe ? ceux que le sujet intéresse ?). On fait référence aux possibilités d'installation (le journal sera installé dans la petite salle, ceux qui troublent la classe seront envoyés dans la petite salle...). Et la classe sort de la classe : où ira-t-on répéter puis jouer la pièce,



Photo Bailly-Maître

comment diffuser le journal à tout le lycée. Non seulement la salle mais l'établissement, le milieu même deviendront espace vivant. Des actes du congrès de l'Union Nationale des Syndicats Français d'Architectes (juin 71), à l'issue d'une réflexion sur « les conditions d'une architecture » précisent :

— La concertation est indispensable au départ de la programmation en englobant les éléments des phénomènes sociaux et les réalités locales. Cette concertation implique la décentralisation de la décision : point de passage obligé du dialogue entre les utilisateurs de l'architecture.

— L'urbanisme est intégré au processus social. Tout choix se fait sur un système de valeurs, expression des idées et idéologies qui meuvent la société.

L'urbanisme, reflet du caractère biologique de la société, ne doit pas rester une réalisation statique, mais être une réalité en constante évolution.

Changez Architecture et Urbanisme par Etablissement et Coopérative et vous avez notre pédagogie. Ces quelques observations sont aussi valables et inséparables des recherches fructueuses que l'organisation coopérative de la classe permet dans le domaine de l'aménagement et de la gestion du temps.

« Et si on invitait une autre classe à venir travailler avec nous ? » C'est ainsi que telle de nos camarades s'est vu proprement signifier son congé pour avoir permis à ses élèves de rencontrer une autre classe d'un autre établissement. Sans la peur qui nous conditionne, nos classes seraient assez vivantes pour co-gérer leur propre temps.

Un Chef de cabinet de Monsieur le Premier Ministre faisait récemment état à la télévision, d'expériences réalisées dans ce domaine par certaines entreprises. A côté d'un minimum d'heures fixes que les employés sont tenus d'assurer régulièrement, le reste de leur temps de travail est laissé à leur propre initiative. Et d'évoquer le temps où la famille pourra répartir ses congés sur toute l'année : 15 jours à la mer en juin, 8 jours à la montagne en décembre, etc. Seul obstacle : les congés scolaires. Ça, bien sûr, on ne pourra jamais y toucher. Là encore, la pédagogie coopérative que nous pratiquons dans nos classes permet des solutions dont, jusqu'à présent, personne semble-t-il ne veut — hors de notre infime minorité. Le samedi, mes élèves et moi commençons la journée à neuf heures : très vite, d'un commun accord, il a été décidé que ceux qui le souhaiteraient pourraient venir une heure plus tôt pour préparer l'heure suivante ou terminer

des travaux individuels. Personne n'étant prisonnier d'un programme uniforme (sinon de celui que, devant la communauté, chacun s'engage à respecter, pendant un laps de temps de 1 à 3 semaines en général), ou pouvait très bien concevoir que chacun viendrait à l'heure de sa convenance, car :

— il n'est pas du tout gênant que différents niveaux et différents âges se côtoient — et même, c'est souhaitable —. Les 5^e ont décidé en février de « venir parfois le mardi à 14 h pour aider et calmer les 6^e » (extrait du cahier de coopérative) ;

— il est concevable qu'un adolescent ait besoin pendant une période réduite d'un grand nombre d'heures dans une matière (pour mener à bien une recherche ou répondre à un accroissement de ses motivations : visiteurs étrangers en langue vivante).

— Il est même concevable qu'un adolescent ait besoin d'un moment de désaffection et de remise en question.

Mais là aussi, la nouvelle attitude ne va pas sans poser des problèmes à l'administration. Certain soir de novembre, à 21 h 30, le veilleur de nuit surprend dans la classe trois élèves en train d'imprimer un journal ! Il s'agissait du journal de classe qui devait « sortir » le lendemain. Quel émoi à mon arrivée au lycée. Et lorsque les élèves de tel de nos camarades sont allés demander au Principal du CES l'autorisation d'utiliser les locaux pendant les vacances ! Déjà, au CES de Ste-Maure de Touraine où tout l'établissement fonctionne sous forme coopérative, tous les après-midi sont consacrés à des séances d'ateliers libres. De la sorte, grâce aux rares expériences dues aux équipes héroïques qui ont réussi à se former, on entrevoit une vie de classe qui épouse enfin les rythmes naturels de la vie. Mes terminales, qui inventaient leur jeu dramatique en anglais, ont passé une fois un week-end entier à faire de l'anglais — les mêmes qui refusaient à la fin de l'année de travailler leurs

textes d'oral de façon rentable pour le bac, pendant une petite heure.

Eh quoi, s'il refusaient de préparer le bac de façon rentable, vous les avez laissé faire ? A quoi nous répondons que dans la classe traditionnelle, c'est la même chose, mais les moments de refus ne se voient pas. Qui n'a pas connu ces moments de sommeil où le ronron du maître vous berce inéluctablement ? Et personne ne s'en inquiète, pas même soi. Dans une classe coopérative, tout le monde prend conscience de ces moments-là, parce que chacun est responsable de sa production devant tous. Et les moments de refus deviennent un rejet des autres. Quand tous s'affairent dans leur recherche ou se tendent dans celle commune d'une réponse, dans l'approche d'une vérité, l'ilot de résistance est ressenti par tous. Mais il est respecté. Car l'existence de temps morts à côté des temps forts fait partie des rythmes naturels. Il demeure que dans ma classe, la plupart des œuvres vraiment originales ont été souvent exécutées en dehors des heures imparties par l'horaire. L'élaboration du jeu dramatique, l'enregistrement des chants libres, tel montage audio-visuel en 6^e.

Faut-il rejeter sur le vague foyer tout ce qui n'est pas dans l'horaire ? Intégrer la création, l'amour du beau, la passion de la recherche, le sens de l'initiative dans le temps de travail sans âme ou dans le temps de loisir inorganisé, ou réintégrer la vie dans le temps ? Car la distinction faite par l'idéologie dominante sur laquelle repose l'activité scolaire entre travail et loisir accompagnée comme elle l'est d'une valorisation et d'une individualisation du temps et de l'espace de loisir au détriment du temps et de l'espace de travail aboutit au rejet de toutes les valeurs de vie dans le domaine hédoniste, gratuit, individuel du loisir et aide les valeurs culturelles du travail à se vider de leur contenu. C'est donc à une réintégration de ces valeurs que nous travaillons, quand nous tendons vers une co-gestion de l'espace et du temps scolaires, car l'un et l'autre bien sûr ne font qu'un.

J. POITEVIN

ADRIEN BONNEL

Le groupe de l'Oise de l'École Moderne, et les enseignants de notre département ont été très affectés par la disparition brutale de notre camarade Adrien BONNEL emporté par un mal implacable à 58 ans.

Jusqu'à la dernière journée de sa vie il a été le militant ardent, le syndicaliste clairvoyant, l'instituteur de l'école populaire, l'artiste modeste, le chercheur passionné et le camarade plein d'humour, cachant sous la gouaille et l'apparente fougue offensive une grande tendresse humaine.

Jusqu'à sa dernière journée de vie il a voulu agir pour les causes chères au Mouvement Freinet comme au syndicalisme laïc.

A sa femme, sa fille qui venait de lui donner un petit-fils qu'il n'aura pas connu, à son fils Jacques qui, au Mexique, œuvre pour l'École Moderne, nous adressons le message fraternel de notre peine.